John DeAndrea

Rémi Baert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/46362>

DOI : 10.4000/critiquedart.46362

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Rémi Baert, « John DeAndrea », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 27 mai 2020, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/46362> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.46362>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

John DeAndrea

Rémi Baert

- ¹ Ce catalogue richement illustré et publié à l'occasion de l'exposition personnelle de John DeAndrea à la Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois est introduit par un essai de Harry Bellet, « Aphrodite's Child » (p. 4-11). L'auteur, abordant la réception des œuvres de l'artiste américain, évoque dans un premier temps l'hypothèse d'une parenté avec le Surréalisme. Cette lecture est rapidement écartée pour rappeler que les œuvres de John DeAndrea sont exposées, dès ses débuts, sous la bannière de l'Hyperréalisme, conduisant, presque inévitablement, à la comparaison de son travail avec celui de Duane Hanson. Une large partie du texte s'attache ensuite à inscrire les œuvres dans « la grande tradition de l'histoire de l'art » (p. 6). Ce qui, au regard des références convoquées (Théodore Géricault, Adolf Friedrich Erdmann von Menzel, Edouard Manet, entre autres, pour la peinture, Auguste Clésinger, Antonio Gaudí et les œuvres antiques pour la sculpture), sous-entend une certaine histoire de l'art occidentale, plus précisément européenne. Cela amène Harry Bellet à reconduire le mythe, entretenu par John DeAndrea lui-même, de l'artiste-démiurge, dont les créations ou plutôt les créatures prennent vie sous ses mains, « respirent » (p. 8). Un propos corroboré par la mise en regard (p. 6-7) du tableau de Jean-Léon Gérôme, *Pygmalion et Galatée* (1890) avec le *Self-portrait with sculpture* (1980) de John DeAndrea, ainsi que par les vues de ce dernier œuvrant dans son atelier de Santa Cruz (p. 74-77). La reproduction en dernière page du catalogue (p. 88) d'une photographie de John DeAndrea faisant du rodéo renvoie à un autre mythe, celui de l'artiste-cowboy présent également chez Jackson Pollock ou Bruce Nauman. Les sculptures de John DeAndrea donnent à voir des corps pétrifiés, nus et sexués, majoritairement féminins, tantôt assis, debout ou alanguis sur un socle, faisant écho aux silhouettes peintes par Jean-Auguste-Dominique Ingres ou Alexandre Cabanel. Des figures féminines passives, réduites à un prénom parfois suivi d'une position ou d'un numéro, dont la charge érotique est comparable aux poupées sexuelles. L'intérêt de l'ouvrage doit beaucoup aux vues de l'exposition réalisées par André Morin et en particulier aux détails des œuvres rendant grâce à la finesse du grain de peau traduit dans le bronze, aux plissés des chairs et à la subtilité des carnations. Cette démarche se joue ainsi des dichotomies naturel/artificiel, vérité/fausseté, vivant/inerte. De même, les moulages de tête et

bustes, *The Faces of Fifty Years*, 1973-2017 (p. 60-69), montrés pour la première fois, se présentent comme des masques (mortuaires) pouvant être interprétés comme des vanités.